

Recherches sociographiques



Madeleine GAUTHIER, *Une société sans les jeunes?*

Jacques Hamel

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057054ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057054ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J. (1996). Compte rendu de [Madeleine GAUTHIER, *Une société sans les jeunes?*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 357–360.
<https://doi.org/10.7202/057054ar>

La dernière partie du livre, «Débats», contient 50 pages de remarques par divers participants au colloque. Je présente mes vives excuses à ces auteurs si l'espace ne me permet pas de rendre justice aux points qu'ils soulèvent.

Je regrette aussi de ne pas avoir l'espace pour discuter des articles du volume de 1992, mais je voudrais au moins souligner l'introduction de Renée B.-DANDURAND et de Gilles PRONOVOST. Ces chercheurs nous rappellent que la famille est «un des objets de recherche les plus chargés d'idéologies et d'émotivité» (1992, p. xix) et «qu'être parent de nos jours ne va pas de soi, tout comme il semble qu'il soit de plus en plus difficile d'être enfant» (p. xxiii). Il ne faut surtout pas oublier l'avertissement très pertinent de Maurice CHAMPAGNE qu'il «serait encore possible, sous certaines pressions toujours à la mode, que le Québec se dote d'une "politique de l'enfance" qui deviendrait a-familiale, voire a-parentale» (1992, p. 696). L'étude de la famille ne doit pas se laisser enliser dans le *political correctness* ni se laisser emporter par les divers vents idéologiques qui soufflent de façon aléatoire, mais avec beaucoup de force, et qui ne laissent derrière eux qu'une vacuité intellectuelle et des interventions qui risquent de ne servir que les intérêts des professionnels².

Anne-Marie AMBERT

Département de sociologie,
Université York.

Madeleine GAUTHIER, *Une société sans les jeunes ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 390 p.

Il y a bientôt dix ans, lors de l'Année internationale de la jeunesse, paraissaient les actes d'un colloque organisé sous les auspices de l'Institut québécois de recherche sur la culture ayant pour titre *Une société des jeunes ?* Le titre, par son point d'interrogation, invitait à tempérer les contributions qu'il coiffe, donnant à penser que la société québécoise était le fait des jeunes, de la jeunesse. La question inverse est posée aujourd'hui dans le récent livre de Madeleine Gauthier, *Une société sans les jeunes ?*, une des dernières publications des éditions de l'IQRC.

En dix ans donc la société québécoise aurait exclu les jeunes comme cela semble se produire dans la plupart des sociétés occidentales. Ils ne sont pas pour autant exclus des études sociologiques, parmi lesquelles le nom de Madeleine Gauthier figure en première place. Le livre qu'elle présente constitue une sorte de bilan de ses travaux publiés sous forme d'articles sans être toutefois un recueil. L'ouvrage conserve les qualités de concision et de précision qui font pratiquement de ses écrits des exposés pédagogiques.

2. Frank D. FINCHAM *et al.*, «The professional response to child sexual abuse: whose interests are served?», dans *Family Relations*, 1994, p. 244-254.

Dans une introduction d'une rare clarté, Madeleine Gauthier parvient, en moins de vingt pages, à étayer son propos au fil d'un rapide survol des récents écrits sur les jeunes, allant des ouvrages à succès comme *L'acceptation globale* et *La génération lyrique* jusqu'aux positions théoriques récemment formulées en sociologie pour expliquer la place des jeunes dans la société.

D'entrée de jeu, des précisions et nuances sont apportées à ce mot de « jeunes » : désigne-t-il une génération, une cohorte de la population ou une catégorie correspondant à des découpages pour fins analytiques ? L'âge ne saurait seul suffire pour constituer les jeunes comme génération. Un événement ou un changement — comme une guerre, une crise économique, un poids démographique — peuvent constituer des « marqueurs générationnels ». Une génération peut aussi reposer sur des aspirations communes, encore que cette dernière notion est à ce point vague qu'elle s'avère de peu d'intérêt pour circonscrire une génération comme celle des jeunes d'aujourd'hui. « Les aspirations et les stratégies des jeunes qui ont eu vingt ans au cours des dernières années, souligne Madeleine Gauthier, se sont formées à l'interstice de celles qui ont habité leurs parents et des changements majeurs qui ont marqué ces années » (p. 23). L'interaction entre ces générations est par surcroît un miroir de la société, à tout le moins un biais de choix en sociologie pour saisir la société dans son ensemble. L'auteure utilise même le mot de « laboratoire » (p. 24) et son livre fait la preuve qu'il est judicieux.

C'est dans cette optique qu'est envisagée l'émergence de la jeunesse actuelle. La théorie de la structuration d'Anthony Giddens est convoquée en tant que cadre théorique de l'étude, cadre ramené à la position de cet auteur voulant que « les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois des conditions et des résultats des activités accomplies par les agents qui font partie de ces systèmes » (p. 26). Les jeunes sont donc en ce sens parties et produits de la société en voie de constitution permanente, à l'exemple de la conjoncture actuelle. Selon cette position, pour ce qui occupe Madeleine Gauthier, « l'observation de la situation actuelle ne peut négliger les éléments structurants des modalités d'insertion sociale et professionnelle des jeunes pas plus que ceux de leur participation à cette structuration qu'ils la subissent ou qu'ils y contribuent » (p. 26).

Sans s'attarder sur ce sujet, la théorie de Giddens n'est peut-être pas aussi neuve que le laisse entendre Madeleine Gauthier en la reprenant à son propre compte. En effet, l'interaction entre la socialisation et la structuration a déjà été analysée, par exemple, dans la théorie de l'habitus de Pierre BOURDIEU (voir *Réponses*, avec Loïc WACQUANT, Paris, Seuil, 1992) et dans l'anthroponomie de Daniel BERTAUX (voir « La maîtrise de la production anthroponomique comme enjeu de la modernité » dans Michel AUDET et Hamid BOUCHIKHI, *Structuration du social et modernité avancée*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 297-317). La théorie de la structuration — en vogue aujourd'hui, pour ne pas dire « à la mode » — est loin de les reprendre sur nouveaux frais.

Voilà donc défini en peu de mots le fil conducteur. L'étude proposée vise donc à porter au jour les « effets de socialisation » et les « réactions » qui contribuent à la structuration des traits de ce groupe ayant l'âge en commun que sont les jeunes d'aujourd'hui. Les chapitres se succèdent, dans leur ordre d'exposition, en fonction de cette interaction entre la socialisation et la structuration qui constitue le véritable objet de l'étude. Ils sont regroupés en bloc dont les titres sont parfaitement évocateurs de cette perspective : « Le choc des années 1980 », « La réaction » et « La construction d'une nouvelle jeunesse ». Peut-être aurait-il fallu mieux dire en ce dernier cas la construction de la jeunesse actuelle. En effet, les premiers chapitres laissent

présager que les jeunes d'aujourd'hui ne se différencient guère de la génération des *baby boomers*, celle de leurs propres parents. La suite du livre rappelle qu'ils doivent composer avec «cette génération décisive qui pourra longtemps imposer ses propres normes, laiss[ant] peu de place à la contestation et à l'originalité» (p. 224).

En vue de saisir cette interaction à l'oeuvre, l'analyse met à contribution divers matériaux : d'abord une banque de coupures de presse, puis des données statistiques provenant de l'équipe qui a étudié les tendances de la société québécoise et de l'Enquête sur l'activité de Statistique Canada qui permettent d'illustrer les métamorphoses du travail et leur impact sur l'insertion des jeunes dans la société. Enfin, deux séries d'entrevues, l'une auprès de jeunes chômeurs, l'autre auprès de jeunes travailleurs, dont l'exploitation vise à dégager les règles d'action, les réactions, les représentations, les critères sociaux de classement présents dans leurs propos recueillis sur le vif. Bien qu'elle ait porté attention à cet ouvrage, Madeleine Gauthier reconnaît que son usage des entrevues tranche sur celui préconisé dans *La misère du monde* de Pierre BOURDIEU et de son équipe pour qui il est possible de faire surgir d'une entrevue «typique» l'interaction entre la socialisation et la structuration telle qu'elle s'exprime à l'échelle sociale. L'entreprise de Bourdieu lui sert néanmoins de caution à un usage combiné de méthodes quantitatives et qualitatives, sujet à des critiques d'éclectisme, qui selon lui est opportun puisque «les analyses que l'on dit qualitatives» [...] sont capitales pour *comprendre*, c'est-à-dire expliquer complètement ce que les statistiques ne font que constater, pareilles en cela à des statistiques de pluviométries» (p. 28). Cette position endossée par Madeleine Gauthier manque peut-être des nuances qu'il faut pour éviter de soulever des disputes inutiles, à commencer par mettre en déficit la valeur des premiers chapitres de son propre livre.

L'auteure fait toutefois preuve de cette qualité évoquée par Bourdieu, qui permet de lier avec méthode les «données», d'en proposer des interprétations fécondes, voire intrépides, pour ainsi donner relief à ce qui ne serait autrement que simples constats. Un exemple? Le modèle de l'excellence et de l'entrepreneur dont sont frappés aujourd'hui les jeunes mais aussi la société dans son ensemble. L'analyse proposée jette un pont entre les programmes fédéraux d'emploi (Initiatives locales, Perspective jeunesse, etc.) créés au début des années 1970 à l'intention des jeunes de l'époque, les *baby boomers* d'aujourd'hui, et la montée en puissance actuelle de l'excellence et de l'entrepreneuriat «au point de ressembler à une idéologie» (p. 232). En effet, à l'origine, ces programmes fédéraux constituaient un remède *social* aux problèmes d'une «jeunesse végétative volontaire» tandis que l'excellence, l'initiative et l'entrepreneuriat ne constituent aujourd'hui qu'un discours idéologique faisant écho à l'image que se donnent d'eux-mêmes les *baby boomers* d'être une génération qui a transformé la société à sa propre initiative et qu'un discours politique destiné à «renvoyer à l'individu le soin de régler son problème d'emploi» (p. 232) et d'insertion sociale. Si les données statistiques officielles sur le sujet indiquent une faible corrélation entre «jeunes» et «entrepreneurs», il n'en reste pas moins pour Madeleine Gauthier que «l'idéologie et le modèle de l'entrepreneur sont présents dans le discours des jeunes et la manière de comptabiliser les expériences dans le cheminement en emploi dénote un esprit qui en a les caractéristiques: la capacité d'initiative et l'esprit de calcul» (p. 162).

C'est d'ailleurs sous cette couleur que s'éprouve aujourd'hui l'insertion professionnelle des jeunes dont l'analyse riche et percutante — impossible à résumer ici — donne sa force au livre. S'ils sont massivement affectés par le travail précaire — qu'elle qu'en soit sa forme: travail sous contrat, travail à la pige, etc. —, les jeunes en tirent parti en accumulant des

expériences de travail variées et en faisant des retours aux études propices à une polyvalence. En contrepartie, les jeunes sont « à la merci des relations interpersonnelles pour la négociation de leurs conditions de travail au-delà des normes minimales du travail » (p. 222). Leur trajectoire scolaire et professionnelle peut prendre l'allure de zig-zags témoignant de « dispersions, d'une superficialité dans l'approfondissement ou dans l'engagement professionnel et d'un manque d'identification à l'organisation » (p. 219-220).

L'analyse de Madeleine Gauthier va à l'encontre des positions sociologiques voulant que la jeunesse, dans sa structuration actuelle, annoncerait « un sujet social en rupture avec la société du travail » (p. 170-171). Elle montre au contraire que même par son manque pour cette génération le travail conserve, pour ne pas dire « retrouve une centralité qu'il avait perdue en période de prospérité où l'on pouvait se permettre de rêver à la société des loisirs ou du temps libéré » (p. 171). Cette centralité revêt certes une autre forme mais elle reste entière tant, faute de travail, l'insertion sociale des jeunes est mise en péril, marquée par une vie entre parenthèses. La « débrouillardise sociale » avancée par diverses autres études sociologiques ne saurait valoir comme explication de la structuration de la jeunesse tant l'analyse de Madeleine Gauthier démontre qu'elle découle des ratés de son insertion dans la société. La violence, le suicide, la consommation d'alcool et de drogues sont rappelés pour qualifier, sans accent moral aucun, cette « débrouillardise sociale » à laquelle sont contraints *des* jeunes, non pas la jeunesse dans son ensemble. Dans une société où l'individualisme constitue la forme sociale par excellence, ils leur sont offerts, en quelque sorte, pour constituer l'insertion sociale qui donne lieu à une *société sans les jeunes*.

Évitant les tournures misérabilistes, les derniers chapitres portant sur la « construction d'une nouvelle jeunesse » — marquée par une redéfinition de la place du travail, du couple, des rôles sexuels, du temps social et le « mouvant comme vision du monde » (p. 315) — amènent à cette conclusion formulée avec optimisme dans les termes de la théorie de la structuration : « À l'inverse de ce qui s'est passé deux ou trois décennies auparavant, où l'action collective a servi des intérêts individuels et a été productrice d'individualisme, les initiatives individuelles nécessitées par le contexte de compétitivité, pourraient être porteuses d'effets bénéfiques pour un grand nombre » (p. 375).

La sociologie des jeunes fait un retour en sociologie, dans la recherche et l'enseignement tant au collégial qu'à l'université. Si l'on a besoin d'un ouvrage de référence sur le sujet, inutile de le chercher : le voici. Les jeunes étudiants pourront y trouver une analyse fine et solide dont la valeur pourra au demeurant être éprouvée par leur propre situation. En parcourant la quatrième de couverture, voyant la photographie de l'auteure, ils pourront constater qu'à défaut d'être des leurs, par son âge, Madeleine Gauthier est leur plus sûre alliée en matière d'analyse sociologique de la structuration de la jeunesse actuelle. Comme quoi, preuve ultime, celle-ci est l'affaire d'une interaction entre générations...

Jacques HAMEL

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*
